

Durkheim en débat

La critique de Durkheim dans quelques ouvrages d'introduction à la sociologie

Il s'agit de donner un aperçu de la manière dont sont restitués les débats suscités par l'œuvre de Durkheim dans une vingtaine d'ouvrages français d'introduction à la sociologie. Comment cette « littérature secondaire » traite-t-elle le « père fondateur » de la sociologie ? Comment restitue-t-elle les critiques qui lui ont été adressées, première réception incluse ?

Yves Alpe [1, 2] évoque les « concepts sanctuarisés, par la référence à tel ou tel auteur, qui lui-même apparaît comme incontestable ». Il ajoute que les manuels du secondaire (non étudiés ici) privilégient le « paradigme durkheimien », que le « postulat durkheimien » (qu'il résume par la célèbre formule « traiter les faits sociaux comme des choses ») est toujours présenté sans discussion, via les usages de la statistique publique. Yves Alpe pense que « le caractère didactique d'une analyse déterministe est beaucoup plus facile à expliciter qu'une posture interactionniste ». Cette opinion serait discutable, notamment parce que la statistique n'induit nullement le déterminisme, mais le probabilisme, ce qui est différent ; l'image d'un « savoir sanctuarisé » mérite en revanche d'être testée.

Cette enquête est aussi l'occasion de se demander comment on « devrait » présenter l'histoire de la sociologie, toujours donnée à lire à partir des « pères fondateurs ». Quelle place doit-on réserver à la connaissance des débats soulevés par leurs œuvres ? Jusqu'à quel point est-il important d'en restituer les protagonistes et leurs arguments, jusqu'où est-il possible d'aller dans leur scotomisation ? Cette question historiographique soulève tout un pan de réflexion dont la sociologie ne peut plus faire l'économie. Il est bien établi maintenant [3, 4] que les controverses sont au cœur de la fabrication des faits scientifiques et que la science est toujours « en train de se faire ». Pourquoi ne pas en tirer les conséquences quand on « raconte » l'histoire de cette discipline, qui a été la première à mettre en évidence ce phénomène ?

À côté de la question des modalités de l'écriture de l'histoire de la sociologie, on trouve aussi celle de la didactique de la discipline, totalement absente des recherches, hormis quelques articles parus dans la revue *DEES* (devenue *Idées économiques et sociales*) qui s'adressent aux enseignants du secondaire [5, 6], plus soucieux de ces questions que ceux du supérieur. D'un point de vue didactique, on peut se demander s'il n'est pas intéressant de mettre en scène, dès les ouvrages d'initiation, certaines controverses [7] ou même d'en soulever d'autres [8]. L'exposé des débats et des échanges d'arguments est, nous semble-t-il, un excellent moyen pour comprendre les tenants et aboutissants des théories et des auteurs qui comptent, de leurs points aveugles et de leurs points forts. Au final, n'est-ce pas la voie la plus sûre pour s'appropriier (et restituer ensuite) un savoir qui toujours se cherche ?

Il peut sembler paradoxal de commencer par la discussion des « pères fondateurs », mais le fait est historique : Durkheim a toujours été débattu, de son vivant comme après sa mort, et il continue de l'être aujourd'hui. Un classique se reconnaît notamment en cela qu'il est plus commenté et discuté que les autres – peut-être davantage encore en sciences sociales qu'ailleurs. Il faut assumer cette spécificité, une de plus, en tenir compte, jusque dans les ouvrages d'introduction à l'histoire de la sociologie.

Le corpus étudié

Les ouvrages étudiés ici ont tous en commun de viser un « large public » dans lequel on inclut les meilleurs

Matthieu Béra¹, maître de conférences en sociologie à l'université de Bordeaux, chercheur à l'Irdap

¹bera@u-bordeaux.fr

élèves des lycées de première et terminale ES pouvant s'y référer. Sur un total de 100 000 à passer un bac ES tous les ans, on sait que plus de 10 % ont obtenu une mention B ou TB. Cela concerne donc 10 000 élèves. On pense également aux étudiants de sociologie, évalués à 10 000 par an selon Piriou [9], auxquels il faut ajouter les étudiants d'autres disciplines soucieux de s'initier à la sociologie (données inconnues). Sont également concernés les enseignants du secondaire (environ 4 000) et ceux du supérieur (1 000). Le marché potentiel est donc important : 20 000 par an. Les éditeurs ne s'y trompent pas, qui multiplient les ouvrages d'initiation, d'introduction. Les collections de poche semblent prospérer (« Repères », « Cours », « 128 », « Que sais-je ? », « Premières leçons », etc.). Les ventes sont importantes et vont souvent bien au-delà de la moyenne, puisqu'on sait qu'un ouvrage de sciences sociales se vend à 600 exemplaires au total et en moyenne [10]. Ceci est vrai a fortiori pour les ouvrages très spécialisés, qui partent à moins d'une centaine d'exemplaires après des années de commercialisation. À titre d'exemple, le Durand et Weil a connu trois rééditions (1989, 1997, 2006) et il a été vendu entre 15 000 et 20 000 exemplaires (entre 500 et 1 000 par an). Le Berthelot (1991) aurait écoulé 10 000 exemplaires dès sa première édition [11]. Le Lallement en a écoulé une quinzaine de milliers depuis 1993 ; le Beitone, réédité six fois, atteint 20 000 (4 000 par édition) ².



² Données fournies par les auteurs, que je remercie.

³ Ce corpus n'est pas exhaustif. Les lecteurs pourront interroger les ouvrages qu'ils ont l'habitude d'utiliser avec notre grille d'analyse.

Il s'agit d'ouvrages de « vulgarisation », par opposition aux ouvrages « savants » : « Notre objectif est de rédiger un ouvrage d'introduction accessible à des gens qui n'ont pas fait jusque-là de la sociologie » (Alain Beitone, février 2010, échange avec l'auteur). En sciences du langage, on oppose les « savoirs savants » aux « savoirs didactiques », les « discours sources » aux « discours seconds ». Philippe Besnard, grand spécialiste de Durkheim, dans son article sur la réception du *Suicide* (de 1897 à nos jours) évoque à leur propos la « vulgate ». Mais le terme a le défaut d'être péjoratif. Il marque un certain mépris des érudits pour les travaux de vulgarisation. On pourrait aussi parler d'ouvrages « semi-savants » ou « demi-savants ». C'est à ce second segment que nous nous attachons ici.

Symétriquement, et cela participe de la définition relative proposée, les ouvrages « savants » sont faiblement diffusés ; ils s'adressent à une poignée de spécialistes. Dans cette catégorie, on peut signaler le Fournier [12], ouvrage de 900 pages, fruit de dix ans d'enquêtes,

qui vient compléter le Mauss (1994). Il est le premier ouvrage exhaustif sur Durkheim en langue française et il vient occuper une place de référence après celui de Lukes [13], jamais traduit. À côté de ces monographies fondamentales, on trouve des ouvrages collectifs édités après des colloques ayant réuni des spécialistes internationaux sur tel ou tel aspect de l'œuvre de Durkheim [14, 15, 16] ou des ouvrages qui compilent des articles de spécialistes au long court (Berthelot, Besnard [17], Mucchielli, Steiner, Karsenti, Cuin). On trouve aussi des thèses réécrites (Marcel, Mucchielli [18]) et bien sûr, une multitude d'articles savants parus dans les revues, réédités sous formes de recueils. Ces publications sont bien moins lues (une centaine d'exemplaires vendus ?). Elles ne seront pas étudiées ici, mais nous servent de référence implicite en vue de comparer « la réalité » historique (ce qu'on sait le mieux sur Durkheim) avec les ouvrages de vulgarisation.

Le corpus ³

Ce que j'appelle ici « ouvrages d'introduction à la sociologie » renvoie à quatre genres qui ont tous la caractéristique d'être diffusés auprès d'un large public :

1) les manuels universitaires d'introduction à la sociologie, qui font toujours la part belle aux « fondateurs » :

- GRAWITZ M., *Méthodes des sciences sociales*, Paris, Puf, 1^{re} éd., 1962 ;
- MENDRAS H., *Éléments de sociologie*, Colin, 1975 ;
- FERRÉOL G. et NORECK J.-P., *Introduction à la sociologie*, Colin, 1990 ;
- DURAND J.-P. et WEIL R., *Sociologie contemporaine*, Vigot, 1991 ;
- DUBOIS M., *Les Fondateurs de la pensée sociologique*, Ellipses, 1993 ;
- VALADE B., *Introduction aux sciences sociales*, Puf, 1996 ;
- BEITONE A. et al., *Sciences sociales*, Bréal, 1998 ;
- RIUTORT Ph., *Précis de sociologie*, Puf, 2004.

2) les ouvrages d'« histoire de la sociologie » :

- ARON R., *Les Étapes de la pensée sociologique*, Gallimard, 1967 ;
- BERTHELOT J.-M., *La Construction de la sociologie*, Puf, 1991 ;
- SIMON P. J., *Histoire de la sociologie*, Puf, 1991 ;
- JONAS F., *Histoire de la sociologie*, Paris, Larousse, 1991 (1^{re} éd. All. 1965) ;

- CUIN C. H. et GRESLE F., *Histoire de la sociologie*, Paris, La Découverte, 1992 ;
- LALLEMENT M., *Histoire de la pensée sociologique*, Paris, Nathan, 1993 ;
- DELAS J.-P. et MILLY B., *Histoire des pensées sociologiques*, Paris, Sirey, 1997.

3) les dictionnaires de sociologie :

- BOUDON R., BOURRICAUD F., *Dictionnaire critique de sociologie*, Paris, Puf, 1982 ; *Dictionnaire de sociologie*, Larousse, 1989 ;
- BORLANDI M., BOUDON R. ET AL., *Dictionnaire de la pensée sociologique*, Paris, Puf, 2005.

4) les monographies introductives à Durkheim :

- DUVIGNAUD J., *Durkheim*, Paris, Puf, 1965 ;
- PRADÈS J.-A., *Durkheim*, Paris, Puf, 1990 ;
- STEINER PH., *La Sociologie de Durkheim*, Paris, La Découverte, 1994 ;
- MENDRAS H., ÉTIENNE J., *Les Grands Auteurs de la sociologie*, Paris, Hatier, 1996 ;
- ZALIO P.-P., *Durkheim*, Paris, Hachette, 2001 ;
- COENEN-HUTHER J., *Comprendre Durkheim*, Paris, Colin, 2010.

Dans cette présentation, il s'agira de comparer ce que l'on trouve dans les ouvrages d'introduction à ce que l'on sait quand on connaît les ouvrages savants.



décroissant d'indice)

Ouvrages (ordre de l'indice synthétique)	Nombre de critiques formulées (max. = 51)	Nombre d'auteurs mobilisés (max. = 57)	Nombre de registres abordés (max. = 5)	Nombre de domaines abordés (max. = 10)	Nombre d'ouvrages critiqués (max. = 5)	Indice synthétique* (max. = 5)
Aron	9	8	4	6	5	2,71
Lallement	9	11	4	5	5	2,66
Beitone	10	2	3	7	5	2,52
Riutort	8	13	4	5	4	2,47
Jonas	10	7	2	3	5	2,01
Ferréol et Noreck	6		4	5	3	2,01
Simon	8	6	4	3	3	1,93
Steiner	7	6	2	4	4	1,83
Valade	4	4	2	4	4	1,74
Zalio	7	5	3	4	3	1,69
Cuin et Gresle	4	2	3	3	3	1,60
Duvignaud	5	2	3	4	2	1,52
Boudon et Bourricaud	3	2	2	2	4	1,48
Delas et Milly	3	3	2	3	3	1,40

On établira plusieurs constats, en insistant sur le fait que c'est la première fois qu'une telle entreprise est réalisée, avec toutes les imperfections qu'on pourra y trouver.

La place laissée aux débats

Les ouvrages d'introduction à la sociologie se différencient par leur propension variable à restituer les arguments qui furent opposés à Durkheim et les débats provoqués par son œuvre. On a mesuré cette « propension » à l'aide d'un indice synthétique, visant à dépasser la simple impression de lecture, en agrégeant un ensemble de critères qui traduisent chacun à leur manière l'intérêt porté à la mise en discussion du classique. Pris isolément, aucun de ces critères ne serait suffisant. Mis ensemble, ils permettent d'atteindre un certain niveau de complétude. Les cinq critères retenus sont les suivants : la quantité de critiques formulées ; le nombre d'auteurs mobilisés pour porter ces critiques ; la variété des registres mobilisés ; la variété des domaines évoqués ; le nombre d'ouvrages de Durkheim passés au crible de la discussion. Au total, on aboutit à un indice compris entre 0 et 5. Pour atteindre la note maximale (5), il faudrait obtenir pour chaque critère le score le plus élevé (avoir mobilisé tous les auteurs cités par tous les ouvrages du corpus). **Propension à mettre Durkheim en débat (par ordre**

Ouvrages (ordre de l'indice synthétique)	Nombre de critiques formulées (max. = 51)	Nombre d'auteurs mobilisés (max. = 57)	Nombre de registres abordés (max. = 5)	Nombre de domaines abordés (max. = 10)	Nombre d'ouvrages critiqués (max. = 5)	Indice synthétique* (max. = 5)
Grawitz	4	3	2	2	1	1,13
Dict. Larousse	2	5	2	2	2	1,12
Dubois	3	1	2	2	2	1,08
Pradès	2	1	1	1	1	0,56
Durand et Weil	1	1	1	1	1	0,53
Berthelot						0
Mendras						0
Borlandi et Boudon						0

* L'indice synthétique est calculé sans coefficient de pondération : maximum de points au numérateur / nombre de colonnes.

Ce critère de classification permet de distinguer trois catégories d'ouvrages.

Un premier groupe se détache avec un indice proche de 2 (d'Aron à Steiner, en passant par Lallement, Beitone, Riutort, Simon et Jonas). Il réunit les auteurs qui sont les plus soucieux de restituer les discussions suscitées par l'œuvre du classique et/ou les plus envious de la discuter eux-mêmes (Aron a le score le plus élevé pour cette raison). L'impression de lecture n'est pas uniforme, car certains auteurs parlent en leur nom (c'est le cas d'Aron, Simon ou Jonas) et ils expriment les critiques au style direct. D'autres optent pour le discours rapporté, plus attendu dans ce type d'ouvrages (Steiner, Lallement, Beitone...).

À l'autre extrémité, on trouve ceux qui se distinguent par leur choix de taire les discussions qui ont existé à propos du classique. Cela concerne plus du quart de l'échantillon. Le « Que sais-je ? » de Pradès est archétypal. Il suffit de lire son avertissement : « Nous avons pris le parti d'éviter autant que possible les interprétations personnelles et encore plus les commentaires laudatifs ou critiques, pour laisser la parole à Durkheim lui-même. Nous méfiant des lectures secondaires [...], ce livre renonce à produire un dialogue à plusieurs voix pour s'en tenir, autant que faire se peut, à une voix unique [...]. Les idées dont il va être question seront les idées de Durkheim. » Il ajoute en conclusion : « Une certaine durkheimologie qui se restreint à faire le compte des torts et des mérites, des profits et des pertes, nous laisse indifférent. » Les auteurs de *Sociologie contemporaine*, un manuel pourtant bien plus épais qu'un « Que sais-je ? », ont fait le même choix, mais pour d'autres raisons : « La raison principale tient dans le manque de place. On ne pouvait écrire un manuel

en proposant des critiques de fond de niveau épistémologique sur des auteurs de base : la critique des pères fondateurs exige un niveau de connaissance de ces auteurs qui n'est pas, normalement, celui des lecteurs d'un manuel⁴ ! » M. Durand met aussi en avant un souci didactique : « Il valait mieux laisser la place à la présentation pédagogique de leurs thèses essentielles. On ne pouvait guère complexifier les exposés des auteurs historiques, car nous en avons fait une sorte de socle pour travailler le reste. » Il insiste également sur le contexte intellectuel au moment de la rédaction : « Durant les années 80, la critique de Durkheim relevait des archives plutôt que des publications de l'actualité scientifique ! Tout le monde était durkheimien. » Il ajoute qu'il y eut un débat entre lui et son coéquipier, qu'il aurait aimé parler de l'ouvrage de Larry Portis, *Les Classes sociales en France* (1988), « un réquisitoire assez violent contre Durkheim ». Mais il y a renoncé, le reportant à une prochaine édition.

Un troisième groupe, intermédiaire (du Valade au dictionnaire Larousse), concerne les ouvrages qui restent allusifs à propos des débats suscités par l'œuvre du classique ; ils les évoquent, mais ne s'y attardent jamais.

Une difficile première réception

La majorité des ouvrages étudiés signale que la première réception de Durkheim (*i.e.* celle qui eut lieu pendant sa vie) fut difficile. Ils relayent cette information historiquement avérée. Certains restent à un niveau très général. Aron écrit que « le caractère philosophique de la sociologie durkheimienne explique la violence des passions soulevées il y a un peu plus d'un demi-siècle par cette sociologie » (p. 397). Dans son « Que sais-je ? », Berthelot évoque l'« hostilité

⁴ Échanges de mail avec Jean-Pierre Durand, juillet 2009.

généralisée » qui accompagna la réception des *Règles*, sans restituer une seule des critiques (p. 39). Notons en passant que dans l'un de ses ouvrages érudits, il préfère parler de « l'accueil réservé » fait aux *Règles* [19, p. 139]. Durand et Weil s'en tiennent également à une remarque générale : « La polémique soulevée par la volonté de rupture et d'inauguration d'une science nouvelle est systématique. » (p. 80) Ils restent muets, eux aussi, et sur le contenu, et sur les protagonistes de la critique. Cuin et Gresle, aussi allusifs que leurs collègues, écrivent qu'il fut « parmi les grands universitaires de l'époque, certainement l'un de ceux qui suscitèrent le plus de passion » (p. 64). Ils ajoutent, plus précis – mais toujours mystérieux – que la *Division du travail* a essuyé de « sévères critiques de la part de philosophes, comme Halévy⁵, qui pourtant ne lui étaient pas hostiles a priori ». Ils indiquent que *Les Règles* « ont fait grand bruit lors de leur parution [...] » ; que « *Le Suicide* expose une thèse osée qui suscita des réticences jusque dans les rangs durkheimiens, certains discutant son “sociologisme” étroit (Bouglé) quand d'autres contestaient un recours immodéré à des statistiques peu fiables (Simiand). » (p. 69) Lallement, de son côté, évoque à son tour les « sérieuses réserves » émises par Bouglé sur la méthode durkheimienne (sans préciser lesquelles) et, fait notable, consacre un encadré (p. 182) aux critiques qui vinrent de tous les bords : « Les juristes qui n'apprécient pas l'enseignement de cette science sceptique, les philosophes qui se sentent menacés, et des politiques ou polémistes, comme Sorel, Massis, Péguy ou le fils de Tarde, qui sont très “acerbés” ». Il est l'un des seuls auteurs à faire mention des critiques politiques (on y reviendra). Steiner évoque « l'intense débat contradictoire auquel a donné lieu son œuvre » (premier paragraphe du livre) ; il en donne lui aussi quelques exemples dans des encadrés salutaires. Riutort rappelle que « la parution des *Règles* suscite par le radicalisme des thèses présentées un vif débat parmi ses collaborateurs, dont Bouglé [...] Seignobos refuse radicalement le projet intellectuel de la sociologie durkheimienne. » (p. 22-23) Besnard écrit que les *Règles* « rencontrent un accueil réservé, voire hostile, notamment chez les philosophes que Durkheim voulait convaincre » (*Dictionnaire Larousse*, 2005, p. 196). Le même texte est repris dans le dictionnaire PUF (2005), mais on n'en saura pas davantage.

Aucun des autres ouvrages ne fait mention de cette première et difficile réception.

Duvignaud n'a pas jugé utile d'en rendre compte, ne relevant que deux critiques posthumes, on y reviendra (Kroeber, années 1930 et Gurvitch, années 1950). Il n'évoque aucun des auteurs de la première réception. Aron, excepté la petite phrase générale citée plus haut, fait mine de tout initier lui-même. Pourtant, quand on connaît le corpus de la première réception, on mesure que son commentaire est très largement inspiré des contemporains qui ont critiqué Durkheim. Il a choisi de ne mentionner aucun de ces contradicteurs, à une exception, Tarde, et encore : en le reléguant en note de fin de chapitre (note 3, p. 402). Il doit aussi être fait mention de Michel Dubois qui commence son chapitre sur Durkheim par une erreur historique assez étonnante : « Si la tradition sociologique est riche de controverses et de réhabilitations posthumes, Émile Durkheim apparaît, par la constance avec laquelle a été reconnue sa légitimité, comme l'une des figures les plus consensuelles de l'histoire de la sociologie. Très tôt considéré comme le sociologue par excellence, il n'eut guère à endurer, sinon à ses débuts et de façon tout à fait marginale par la suite, le sort de ceux qui, sans cesse, se voient discuter le bien-fondé de leur revendication statutaire » (p. 87). Les historiens nous enseignent tout le contraire.

Les « adversaires » contemporains oubliés

On trouve seulement huit ouvrages qui évoquent, de près ou de loin, quelques-uns des « discutants » de la première réception. Ils signalent à eux tous une dizaine d'auteurs contemporains de Durkheim qui se sont à un moment ou un autre confrontés à sa pensée. Ce résultat est maigre, si l'on veut bien considérer qu'il y eut près de 200 auteurs qui controversèrent avec Durkheim entre 1893 et sa mort. Des recherches récentes montrent qu'à lui seul, son dernier ouvrage (*Les Formes élémentaires de la vie religieuse*) a provoqué plus de 80 réactions internationales entre 1912 et 1917⁶ !

Parmi la dizaine d'adversaires évoqués⁷, Tarde n'est pas le mieux servi : 3 sur 19 des occurrences cumulées. Dans son épaisse histoire des sciences sociales, Valade le présente longuement, mais il ne rend pas compte de la controverse avec Durkheim ! Il a choisi de les présenter côte à côte plutôt que face à face, alors que leurs échanges furent parfois très sévères et durèrent des années (de même Cuin et Gresle, Dubois ou le *Dictionnaire* 2005). Cette polémique bénéficia par conséquent d'un statut paradoxal : certains historiens

⁵ Ni son prénom, ni sa fonction, ni sa contribution ne sont donnés. Il s'agit d'Élie Halévy, lié à Léon Brunschvicg et à Xavier Léon autour de la *Revue de métaphysique et morale* lancée en 1893 et concurrente de *L'Année sociologique* à partir de 1898.

⁶ Voir Baciocchi, *Archives de sciences sociales des religions*, 2012.

⁷ Pour résumer, Weber est repris quatre fois, Sorel trois, Tarde également, Deploige et Bouglé deux fois chacun, puis Belot, Simiand, Péguy et Pareto. Lallement en reprend quatre, Aron et Jonas en reprennent trois, Cuin et Gresle deux, Zalio aussi, Steiner un, comme Pradès, Delas et Milly et Boudon.

la présentent comme étant « bien connue » [20, p. 218] – les candidats à l'agrégation de sciences sociales doivent s'attendre à tomber sur ce sujet à l'oral de la Leçon ! – alors que les ouvrages d'introduction qui en font mention ne sont que trois... et on est loin d'y trouver matière à dissertar !

Autre fait étonnant, le discutant contemporain de Durkheim le plus souvent repris dans ces ouvrages « est un faux » : il s'agit, on l'aura deviné, de Max Weber, qui n'a jamais écrit une seule ligne sur Durkheim. Cela n'empêche pas cinq auteurs de le mobiliser contre le classique, Aron le premier, qui n'eût de cesse d'opposer dès sa soutenance de thèse trente ans plus tôt (1938) « la tradition allemande » des sciences sociales à la « tradition française ». Cette présentation antagonique fut relayée dans les années 1960 par Boudon qui critiqua le « holisme » de Durkheim (voir l'avant-propos du *Dictionnaire critique* dans lequel il oppose « le mode de pensée individualiste de Weber » au « réalisme totalitaire dont Durkheim ne s'est jamais tout à fait affranchi » (p. VII). Cette dernière idée est inlassablement déclinée dans les nombreux dictionnaires qu'il a coordonnés (le Larousse, les PUF) ; on la retrouve aussi dans le Delas et Milly. Notons que cette opposition entre les deux classiques, sans doute en raison de son caractère spectaculaire (le combat des Titans), correspond à une véritable doxa qui est reprise dans la plupart des ouvrages français consacrés à Weber jusque dans les dictionnaires de sociologie. Il y aurait fort à parier que la présentation symétrique de Weber dans cette littérature secondaire se structure systématiquement autour de l'opposition à Durkheim – mais cela reste à vérifier.

On peut signaler la coprésence de Sorel et Deploige en seconde position des auteurs les plus repris pour porter la critique contemporaine du classique, ce qui est pour le moins surprenant compte tenu du caractère marginal de ces auteurs dans le champ de l'histoire de la sociologie. L'étonnement persiste quand on constate que deux autres auteurs furent aussi des opposants politiques (Massis et Péguy). Il y a clairement une surreprésentation du « registre politique » dans cette présentation, qui suggère que la première réception a été difficile en raison de son caractère politique. Ceci a l'avantage d'atténuer la dimension scientifique de la critique ; mais l'inconvénient d'être peu fondé historiquement.

Parmi l'autre moitié des ouvrages qui présente des auteurs ayant discuté le classique (6 sur 14), aucun ne signale ses adversaires contemporains. Le cas du Simon

est intéressant : il fait partie des plus critiques (au discours rapporté), mais ne mobilise aucun des contemporains de Durkheim. De son côté, le Riutort, manuel de la dernière génération, n'y fait presque pas référence non plus, ni par conséquent au contexte intellectuel.

Ces ouvrages d'introduction sont donc majoritaires (12 sur 22) à considérer que la première réception n'est pas un phénomène digne d'être relayée ou approfondie à ce niveau. Ni Duvignaud, ni Ferréol et Noreck, ni Simon, ni Pradès, ni Delas et Milly, ni Beitone. L'« arène » de la controverse (pour reprendre l'expression des sociologues des controverses) est présentée aux lecteurs sans que ne soient nommés les contradicteurs, ou alors en ne livrant que certains noms, sans prendre la peine de les situer dans le champ intellectuel, ni de présenter leurs arguments. On ne trouve que des « isolats critiques » (Lallement, Steiner, Zalio) formalisés par des encadrés.

On peut supposer que cette tendance générale participe de la construction du « Durkheim mythologique » : un auteur est d'autant plus « grand » qu'il a triomphé des forces hostiles rencontrées sur son chemin. C'est un schéma que l'on retrouve dans l'analyse structurale des contes. D'incompris, il a finalement accédé au statut de « classique » qu'on connaît aujourd'hui. Les premiers *gatekeepers* (ses contemporains qui, eux, ont souvent été rejetés dans les marges de l'histoire) n'avaient pas perçu l'importance de celui qui fut un fondateur ; il s'en fallut de peu qu'ils ne l'empêchent d'accéder à la (légitime) postérité. Laurent Mucchielli, le dernier auquel on pourrait reprocher de contribuer à la construction de ce récit mythologique, n'échappe pas lui-même à une tendance hyperbolique quand il décrit le feu de barrage essuyé par Durkheim lors de la parution des *Règles*. Il raconte que cet ouvrage faillit lui coûter *tout son crédit*. Dans la nouvelle préface de 2010 qu'il a rédigée pour les *Règles*, il propose une version dramatisée de l'événement : « L'illusion rétrospective fait souvent croire que ce livre que nous considérons aujourd'hui comme un classique ne pût être accueilli que comme une remarquable avancée intellectuelle en son temps [...] Or la suite ne fut pas un long fleuve tranquille. À bien des égards, on peut même dire que la parution des *Règles* a failli déconsidérer Durkheim et contrarier toute son entreprise intellectuelle » (p. 18).

C'est à partir de ce « quasi-échec » que Durkheim va pouvoir renaître de ses cendres, tel un phénix, et « remonter la pente » (l'expression est aussi de

ILLUSTRATION

Mucchielli dans les pages suivantes). On voit donc que l'un des historiens les plus vigilants sur les questions historiographiques peut contribuer un peu malgré lui à l'édification de la « légende ». C'est l'écueil inverse de celui qui consiste à taire les critiques.

Les débats *post mortem*

Les auteurs mobilisés pour porter les arguments contre Durkheim (sans compter ceux qui le sont par les auteurs des manuels eux-mêmes) sont quatre fois plus souvent choisis parmi ceux qui se sont exprimés après sa mort. 14 ouvrages sur 22 reprennent ces auteurs ; on en compte 37 au total (57 occurrences cumulées). Ce fait n'est peut-être pas injustifié si l'on veut bien admettre que les discussions *post mortem* du classique, décédé il y a près de cent ans, ont sans doute été plus abondantes (notons qu'aucune synthèse n'existe).

Jules Monnerot remporte « la palme » (5 occurrences), surtout grâce au titre si bien choisi de son ouvrage de 1946 (*Les Faits sociaux ne sont pas des choses !*). Souvent cité, cet essai n'est toutefois jamais ouvert ni analysé par les manuels. Il y aurait beaucoup à en dire, pourtant, à la fois sur le contexte historique et intellectuel de sa parution, sur ses arguments et sur la trajectoire de l'auteur (qui a même terminé au Front national, après être passé par la Résistance). Halbwachs (1930) et Douglas (*The Social Meaning of Suicide*, 1967) arrivent en second, avec quatre occurrences chacun, tous les deux à propos de leur critique de la méthodologie du *Suicide*. Arrivent ensuite Lévi-Strauss (dans Aron, Riutort et Beitone) et Evans-Pritchard (dans Lallement, Steiner et Riutort) sur le versant anthropologique et religieux de l'œuvre. Ces deux auteurs se sont positionnés contre la théorie totémique, ils ont contesté le primat du social sur le symbolique ainsi que la définition durkheimienne du religieux.

Les auteurs mobilisés contre Durkheim le sont souvent à propos de son dernier ouvrage (1912) : Isambert (Riutort), Pickering (dans Steiner), Willaime (Riutort), Berger et Luckmann (Steiner), Warner (Valade) et Kroeber (Duvignaud). Il est notable aussi que beaucoup de ceux qui ont été choisis sont issus de l'interactionnisme ou de l'ethnométhodologie (Berger et Luckmann, Schutz, Becker, ou Douglas). On peut dire que toutes ces références sont anachroniques car elles opposent à Durkheim des courants de pensée qu'il n'a pas connus. Le Beitone n'hésite pas à utiliser Touraine contre lui, tandis que Riutort choisit de lui opposer Dubet. Pourquoi pas ?

Des arguments anciens

Contrairement à ce que peut laisser supposer la chronologie des auteurs choisis pour porter la critique, la plupart des arguments qui sont repris sont anciens. Si les auteurs de la première réception ont été, on l'a vu, laissés « à la critique rongeuse des souris » (comme disait Marx à propos de certains de ses manuscrits), les arguments qui sont opposés à Durkheim par des « modernes » sont très souvent les mêmes que ceux qu'il affronta de son vivant. La plupart des critiques qui nous sont données à lire (au moins 4 sur 5) avaient déjà été exprimées alors. Ont été occultés, par conséquent, les premiers critiques, comme Simiand, Bouglé, Adler ou Herr à propos de « l'objectivisme réaliste » de Durkheim. On leur a préféré Monnerot (1946), Piaget (et son expression « réalisme totalitaire » dans *Études sociologiques*, 1965) ou les charges contre le « holisme » de Boudon et Bourricaud (1982). La question reste ouverte : est-ce pour rendre ces discussions plus actuelles ? Est-ce par ignorance des débats anciens ? Est-ce par désintérêt pour l'histoire des idées ? Prenons un exemple. Duvignaud utilise Gurvitch et le texte important dans lequel il critique le concept de conscience collective de Durkheim (dans *La Vocation actuelle de la sociologie*, 1950). Pourtant, si on se reporte au texte de Gurvitch, on comprend très vite qu'il s'appuie sur Halbwachs (*Les Cadres sociaux de la mémoire*, 1925), quand celui-ci critiquait la notion durkheimienne de « conscience collective » (au singulier), lui préférant celle de « mémoires sociales » (au pluriel). Cette objection (ou théorie alternative, en l'occurrence) n'est pas reprise par Duvignaud, bien que très intéressante (et sociologique).

Prenons un second exemple. Selon certains auteurs, Durkheim aurait été un adepte de la méthode compréhensive qu'il condamnait pourtant dans ses écrits méthodologiques ; il aurait été bien moins « objectiviste » qu'il ne voulait le laisser croire. On retrouve cette idée dans Dellas et Milly qui se l'approprient au style direct sans citer des auteurs référents. On sait bien que cette critique a été faite par Boudon depuis longtemps, qui a tenté de présenter Durkheim comme un tenant (inavoué) de l'individualisme méthodologique : « Il serait en effet facile de montrer que la plupart des théories et résultats de Durkheim peuvent être aisément retraduits dans le langage des sociologies de l'action ⁸. » Thèse que Boudon n'a cessé de défendre jusqu'à ses derniers ouvrages. Il a répété à plusieurs reprises, par exemple, que « la théorie de la

⁸ R. Boudon, *La Logique du social*, 1979, p. 39.



magie de Durkheim peut être tenue pour une application remarquable par sa virtuosité de la méthodologie du *verstehen* [...] De même, contre ses principes méthodologiques des *Règles*, on repère derrière de très nombreuses analyses de Durkheim, une application de la méthodologie de la sociologie compréhensive telle que Weber la définit⁹. Boudon a cependant reconnu avoir « poussé le bouchon un peu loin¹⁰ ». Mais cela n'empêche pas d'autres auteurs, proches de l'individualisme méthodologique, de décliner l'argument et d'exploiter le filon. On pense au texte de Cuin publié une première fois dans les actes du colloque qu'il organisa à Bordeaux pour le centenaire des *Règles* en 1995¹¹, dans lequel il montre que le suicide « conjugue (ou juxtapose) une démarche individualiste avec une épistémologie holiste » (p. 170). Dans une note amusante (p. 185), il cite un passage de Durkheim particulièrement inspiré par la méthode individualiste

épistémologiques, ce qui n'est pas sans rapport avec la réalité historique des débats, si l'on en croit les spécialistes de la première réception. Cela renvoie à la « querelle des méthodes » (expliquer/comprendre), à la démarche scientifique, aux modalités de l'expérimentation en sciences sociales, aux formes de l'administration de la preuve, à la construction de l'objet. Dans le corpus, presque 50 % des critiques restituées relèvent de ce registre. Ce constat vient confirmer ce qu'écrivait Besnard sur ce qui fait un « classique » : « *Le Suicide* a été redécouvert par des théoriciens [Parsons, Merton, Benoit-Smullyan, Mayo], des généralistes, et non par des spécialistes travaillant sur un problème social [...] Le processus d'innovation est venu de jeunes théoriciens lisant les auteurs européens dans le texte et non d'un secteur particulier relevant de la sociologie appliquée. C'est d'ailleurs la meilleure manière d'acquiescer le statut de "classique" ».

⁹ R. Boudon, *Études sur les sociologues classiques*, PUF, 1998, p. 118 et 119.

¹⁰ Pour reprendre sa propre expression qui se trouve dans la préface de 1983 à la réédition de *La logique du social* : « J'ai l'impression aujourd'hui d'avoir sur un point poussé le bouchon un peu loin en annexant Durkheim à la perspective méthodologique que je défends ici ».

¹¹ « Une méthode peut en cacher une autre : des *Règles* au *Suicide*. » (1997)

“ 17 ouvrages sur 22 utilisent *Les Règles* comme cible principale, davantage encore (17 sur 19) si l'on élimine les trois ouvrages qui ne restituent aucune discussion. ”



et ajoute : « On croirait lire du Boudon ! » L'ouvrage d'introduction à Durkheim de Coenen-Huther se fait l'écho de cet argument à plusieurs reprises. Le titre de l'ouvrage, quand bien même il ne ferait que s'insérer dans une collection qui le porte, n'est pas innocent. On apprend cependant par Fournier [12, p. 806] ou par Lukes avant lui [13, p. 523], que dès 1913, Malinowski, alors qu'il recensait les *Formes*, avait reproché à Durkheim de verser dans la méthode compréhensive et psychologique alors qu'il se prétendait objectiviste. N'aurait-il pas été plus intéressant de revenir à Malinowski ?

Primauté des débats épistémologiques

On a pu établir que les ouvrages d'introduction restituent d'abord les débats méthodologiques et

Ces questions constituent la thématique principale des *Règles*, l'ouvrage qui est le premier visé par tous ces commentaires. 17 ouvrages sur 22 l'utilisent comme cible principale, davantage encore (17 sur 19) si l'on élimine les trois ouvrages qui ne restituent aucune discussion. Le score est bien moins élevé pour les trois autres ouvrages de Durkheim (respectivement 12, 11 et 12). En termes d'occurrence, le résultat est également très net : 44 éléments critiques renvoient aux *Règles*, soit près d'un tiers (44 sur 132) des occurrences, deux fois plus que chacun des autres.

Marginalité des critiques empiriques

La sociologie est une science empirique, ce qui la différencie de la philosophie. On peut s'attendre à ce qu'il nous soit donné à lire des éléments en rapport avec ce registre, puisque Durkheim prétendit toujours

écrire sur la réalité, à partir de faits : les statistiques du suicide, l'histoire de la pédagogie (les contenus, les institutions), les pratiques et les croyances religieuses, la division du travail. Pourtant, on ne compte qu'une dizaine d'auteurs qui mobilisent ces critiques. En outre, les discussions empiriques se focalisent sur *Le Suicide* (5 sur 8) et ne font qu'exceptionnellement des excursions ailleurs (une pour la *Division du travail*, une autre pour les *Formes*), cela sans raison objective puisque tous les ouvrages de Durkheim sont susceptibles d'accueillir ce type de discussion : qu'il s'agisse de faits juridiques (*La Division*), ethnographiques (*Les Formes*), historiques (*L'évolution pédagogique en France*).

En plus de porter toujours sur le suicide, les arguments sont redondants : sur les cinq qui sont formulés à propos du *Suicide*, celui qui porte sur l'absence d'analyse critique des statistiques revient quatre fois (Aron, Cuin, Beitone, Riutort) et reprend Douglas (1967) – sans jamais préciser quoi que ce soit sur cette référence ; deux autres portent sur la question de la définition problématique du suicide (le sacrifice est-il un suicide ?) et se réfèrent à Halbwachs (1930).

Le contexte idéologique disparu

Les ouvrages reprennent très peu les critiques idéologiques et politiques qui furent adressées à Durkheim : seulement cinq d'entre eux y font allusion. Tous les autres ont choisi de laisser de côté la posture politique de Durkheim, le contexte idéologique de la production et de la réception de ses ouvrages, alors même que les aspects théoriques de sa sociologie entrent en résonance avec les débats politiques de son époque. N'était-ce pas un auteur qui s'engagea dans la sociologie pour des motivations politiques [21, 22] ? N'était-ce pas lui qui insistait sur l'utilité de la sociologie pour la société ? On sait qu'il était républicain fervent et socialiste modéré, qu'il était anti-libéral et anti-utilitariste (il le disait explicitement dans sa thèse de 1893). Son engagement public dans l'affaire Dreyfus et ses réseaux socialistes sont bien connus. Quand on consulte les thèmes des articles publiés à partir de 1898 (bibliographie dans Lukes [13]), on constate qu'il prit position sur de nombreux aspects politiques : laïcité, éducation, séparation de l'Église et de l'État, lois sur le divorce, éducation sexuelle, criminalité, patriotisme, antisémitisme, etc. On ne peut donc pas faire comme s'il n'avait pas eu d'engagement politique ; et en contrepartie, on peut s'attendre à ce qu'il ait essayé des répliques.

Deux ouvrages (Simon et Riutort) font de courtes allusions à des penseurs communistes qui lui reprochèrent son « conformisme bourgeois ». Mais les deux auteurs mobilisés ont écrit après sa mort (il s'agit de Mannheim, 1929 et Nizan, 1932). Ces critiques ne sont pas forcément anodines, si l'on veut bien considérer que les théories sociologiques sont en affinité avec des options politiques (on pense à sa doctrine de l'obéissance, son « apologie du consensus », son « obsession de la cohésion », qui lui sont parfois reprochées). Le conflit social est conçu par Durkheim comme une « pathologie » à laquelle il consacre peu de place dans ses écrits. Son cours sur le socialisme n'insiste pas sur la lutte des classes. La critique de Sorel portait précisément sur cet aspect (seul Zalió donne à lire un extrait de Sorel).

Symétriquement, il y eut des critiques émanant de la droite conservatrice, voire de l'extrême droite catholique et antisémite. Elles furent cinglantes et sans doute déstabilisantes pour Durkheim, qui découvrit la violence de la politique. L'une d'entre elles est reprise par Aron (qui l'emprunte à Pareto), qui consiste à dire qu'il y a une véritable « irresponsabilité » ou une « inconséquence » à divulguer des savoirs sur l'ordre social, au motif qu'on risque d'encourager le relativisme, pour ne pas dire le nihilisme, et donc de déliter cet ordre. C'est une critique qui lui a été faite à plusieurs reprises de son vivant, qu'on retrouve dans certains textes de Tarde à propos du crime (Durkheim était raillé quand il écrivait que le crime était nécessaire) ou dans des discussions à propos de l'analyse sociologique de la religion. Steiner rappelle que des économistes s'interrogèrent aussi sur l'intérêt d'une divulgation des connaissances de l'économie politique scientifique et rationnelle [23, chap. 4, 3]. Il rapporte que Tocqueville doutait, en 1840, de l'intérêt de tout expliquer et surtout (c'est le problème ici) de divulguer ce savoir : « Chez les nations démocratiques, les hommes agissent souvent au hasard parce qu'on a voulu tout leur dire. » Cependant, cette critique adressée à Durkheim n'est reprise que par Aron, que l'on sait soucieux des questions d'éthique du savant. À sa manière, Simon Deploige a porté cette critique dans son ouvrage *La Sociologie contre la morale* (1911). Il n'est repris qu'une seule fois dans Zalió, avec un extrait de texte. Cuin et Gresle y font une allusion, sans le citer ni dire pourquoi. Lallement tourne autour du problème dans un encadré, en reprenant le juriste Hauriou, selon lequel « l'enseignement de

la sociologie risquait de rendre les esprits sceptiques et relativistes ». Cette critique est inspirée par une conception très conservatrice et le souci de faire reposer l'ordre social sur la famille, l'autorité, la religion, l'obéissance.

Il existe enfin une critique soutenue par certains libéraux qui refusent de suivre Durkheim quand il prescrit « d'aimer la société » (ce qui devient la « sociolâtrie » dans le langage de Deploige), d'aimer le groupe au détriment de l'individu. L'argument est restitué par Simon, qui le reprend encore à Deploige. Certains auteurs vont jusqu'à évoquer les conséquences désastreuses de cette « idolâtrie », en la reliant au fascisme. . .

Les domaines laissés pour compte

L'analyse du contenu des arguments opposés à Durkheim permet d'effectuer encore d'autres constats. Un regroupement par « domaines » signale des silences étonnants : rien ou presque sur la famille (deux occurrences), l'éducation (une seule occurrence), la morale (quatre), qui furent pourtant des questions qui passionnèrent Durkheim toute sa vie. Les auteurs d'ouvrages généraux répugnent à sortir

des « autoroutes » largement tracées par les ouvrages publiés du vivant de l'auteur. Il est rare de trouver les réflexions de Durkheim sur les secteurs spécialisés qui l'occupèrent dans ses cours (leçons de morale, cours sur la famille, sur l'éducation. . .). Il est encore plus rare, *a fortiori*, de tomber sur les discussions suscitées par ces travaux à l'intérieur de ces spécialités.

Conclusion

On a là une réponse à notre questionnement initial sur les modalités du traitement d'un classique dans les ouvrages d'introduction : il s'y manifeste peu d'intérêt pour les discussions qu'ils soulevèrent et peu d'excursions en dehors des quatre ouvrages : rien sur les cours (dont certains ont été publiés après sa mort dans l'entre-deux-guerres, jusqu'en 1955), ni sur les articles (extrêmement nombreux), ni sur les mémoires de *L'Année sociologique* (sur la religion), ni sur les comptes-rendus de Durkheim dans sa revue (on en compte plus de 500). Un certain conformisme est de mise. Le traitement d'un classique appelle sans doute à ce conformisme. Pour tourner le problème dans l'autre sens, le conformisme est peut-être le symptôme de l'existence d'un classique ?

Bibliographie

- [1] ALPE Y., « La sociologie dans l'enseignement des SES : problèmes didactiques et épistémologiques », *DEES*, n° 108, 1997.
- [2] ALPE Y., « La sociologie dans les programmes de SES : un curriculum paradoxal », *Skhole*, hors-série n° 1, 2005.
- [3] LATOUR B., WOOLGAR S., *La Vie de laboratoire*, Paris, La Découverte, 1978.
- [4] RAYNAUD D., *Sociologie des controverses*, Paris, PUF, 2013.
- [5] BEITONE A., « La place des théories dans l'enseignement des sciences économiques et sociales. Une tentative d'éclaircissement », février 2006 (site Alain Beitone).
- [6] PINET N., « Auteurs et enseignement de la sociologie en terminale. L'exemple de Durkheim », *DEES*, n° 106, 1996.
- [7] BUISSON-FENET E., « Le débat, c'est fondamental », *Idées*, n° 141, 2005.
- [8] HADJIAN J., « Émile Durkheim et la taille des crânes. Au nom de la science. . . », *DEES*, n° 115, mars 1999.
- [9] PRIROU O., « Que deviennent les diplômés de sociologie ? Un état de la discipline et de son avenir », *Socio-logos*, n° 3, 2008.
- [10] BARLUET S., *Édition de sciences humaines et sociales : le cœur en danger*, Paris, PUF, 2004.
- [11] PAUGAM S., « Histoire de la sociologie », *Revue française de sociologie*, XXXIV-4, 1993.
- [12] FOURNIER M., *Durkheim*, Paris, Fayard, 2007.
- [13] LUKES S., *Émile Durkheim. His Life and Work: A Historical and Critical Study*, Penguin Books, 1973.
- [14] CUIN C.-H., « Des Règles au Suicide », in Cuin C.-H. (dir.), *Durkheim, d'un siècle à l'autre. Lectures actuelles des « Règles de la méthode sociologique »*, Paris, PUF, 1997.
- [15] BESNARD PH., BORLANDI M., VOGT P. (ÉD.), *Division du travail et lien social. La Thèse de Durkheim un siècle après*, Paris, PUF, 1993.
- [16] BORLANDI M., MUCCHIELLI L. (DIR), *La Sociologie et sa Méthode*, L'Harmattan, 1995.
- [17] BESNARD PH., *Études durkheimiennes*, Genève, Droz, 2003.
- [18] MUCCHIELLI L., *Mythes et Histoire des sciences humaines*, Paris, La Découverte, 2004.
- [19] BERTHELOT J.-M., « L'accueil des règles ou la sociologie en question », in 1895. *Durkheim. L'Avènement de la sociologie scientifique*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1995.
- [20] MUCCHIELLI L., *La Découverte de la sociologie*, Paris, La Découverte, 1998.
- [21] FILLOUX J.-C., *Durkheim et le Socialisme*, Genève, Droz, 1977.
- [22] LACROIX B., *Durkheim et le Politique*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1981.
- [23] STEINER PH., *Sociologie de la connaissance économique. Essai sur les rationalisations de la connaissance économique (1750-1850)*, Paris, PUF, 1998.